**Zeitschrift:** Journal suisse d'apiculture
**Herausgeber:** Société romande d'apiculture
**Band:** 54 (1957)
**Heft:** 3

**Rubrik:** Échos de partout ; Chronique valaisanne

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# ECHOS DE PARTOUT

**Saviez-vous que...**

- les abeilles domestiques et plus de 100 espèces d'abeilles sauvages assurent la pollinisation de l'alfa aux Etats-Unis et dans le monde ;
- les pièges à pollen montrent que certaines colonies ont une préférence marquée pour certains types de pollen ;
- les abeilles savent distinguer une différence de concentration en sucre de 5 % et qu'elles préfèrent la concentration de 50 % ;
- le miel congelé à – 40°C ou traité aux ultra-sons ne cristallise plus ;
- les bactériophages de la loque américaine et de la loque européenne ont été isolés et leur pouvoir thérapeutique étudié ;
- qu'un bon substitut du pollen a la composition suivante : 4 parts de farine de soja (chauffée) et une part de levure de bière.

## A propos du vol nuptial de la reine abeille

Poursuivie dans les airs par les faux-bourdons, elles ne s'accouplent qu'avec un mâle unique, condamné à périr, mutilé, après la fécondation. Ces noces, cent fois décrites dans les traités scientifiques, ou chantées par les poètes, ne sont qu'une belle légende. La preuve en a été apportée par les délégués de la Pologne et de l'U.R.S.S. au dernier Congrès international d'apiculture de Vienne. Les uns ou les autres ont observé que les reines, de retour à la ruche, contiennent une quantité de liqueur séminale bien supérieure à celle que peut fournir un seul mâle, et que les faux-bourdons, recueillis parfois indemnes après l'accouplement, portent la trace du rival qui les avait précédés. Ce n'est pas un élu, mais dix et même plus, que la reine épouse durant son bref voyage sentimental !

## Faux-bourdons fidèles au rendez-vous !

Des apiculteurs auraient remarqué que de grandes quantités de faux-bourdons, provenant de nombreuses localités, se rassemblent par temps chaud en un endroit élevé.

Le Dr E. Muller aurait lui-même observé à plusieurs reprises des rassemblements analogues dès 1925 et il supposait que la fécondation des reines avait lieu en ces endroits de prédilection.

Ce dernier aurait vu des mâles, qui tiennent l'air des heures durant, se précipiter à la suite d'une reine en un groupe prenant la

forme d'une queue de comète, ce fait s'étant produit jusqu'à dix fois en une demi-heure.

Les mâles voleraient généralement assez haut et il serait difficile de les voir, mais leur bourdonnement, très connu en Carinthie, aurait reçu le nom poétique d'« été qui chante ».

*Le Monde Apicole.*

## Connaissez-vous la structure d'un essaim ?

Une entomologiste allemande, Mlle W. Meyer, a eu la patience d'étudier attentivement la composition et la structure d'un essaim après sa fixation à un support aérien. Sa population diffère très peu de celle de la ruche, mais il ne s'y trouve pas d'abeilles nouvellement écloses, trop peu vigoureuses pour suivre l'essaim, également abandonné par quelques vieilles ouvrières, qui préfèrent regagner leur ancien domicile. La grappe bourdonnante est, dit-on, une masse désordonnée d'insectes. Les travaux de Mlle Meyer démentent cette affirmation. Les abeilles âgées de plus de 19 jours forment, sur environ trois rangs d'épaisseur, une enveloppe externe abritant les plus jeunes individus, suspendus en chaînes ramifiées à la paroi vivante. Au bout d'une heure ou deux, les ouvrières qui participent à la construction de l'enveloppe — et changent sans cesse de place — ménagent dans celle-ci un trou de vol, par où s'échapperont les éclaireuses recrutées parmi les abeilles de plus de 21 jours. La structure d'un essaim rappellerait, d'après l'auteur, l'organisation du peuple de l'*Apis dorsata,* une espèce primitive de l'Inde, qui, très nomade, ne bâtit jamais qu'un rayon unique.

## Conditions économiques de l'apiculture au Canada

Depuis la guerre, la structure économique de l'industrie du miel évolue vers la concentration et la spécialisation. Le mouvement de concentration des entreprises apicoles a commencé à se dessiner nettement depuis 1946 : le nombre des apiculteurs canadiens passe de 43 000 en 1946 à 18 000 en 1951, alors que le nombre des colonies et la moyenne de production continuent à progresser. Autrement dit, au grand nombre d'apiculteurs produisant à l'échelle artisanale, a succédé un nombre restreint d'apiculteurs produisant à l'échelle industrielle.

*Revue française d'Apiculture.*

## La plus grande exploitation mondiale de ruchers

En 1894, l'Américain Miller échangea 7 sacs de grains contre 7 ruches. L'année suivante, au cours de l'hiver, il transféra ces ruches dans le sud de la Californie où elles vécurent une nouvelle saison.

En 1908, il fit l'achat de 396 colonies qui vinrent rejoindre ses propres ruches dont le nombre s'était multiplié entre temps. Il réussit, chaque année, à doubler sa récolte.

A son décès, survenu en 1938, ses quatre fils continuèrent l'exploitation sous le nom de « Miller Bee Company ». Ils en accrurent l'importance au point de disposer de 36 000 colonies, ainsi que d'un parc de camions automobiles spécialement aménagé pour le transport de 400 ruches par véhicules. En 1941, ils récoltèrent 1 500 000 kg de miel et 100 000 kg de cire.

*La Belgique apicole.*
*P. Zimmermann.*

## Pesées des ruches pendant l'hiver 56/57

Chailly (690). Diminution du

| | |
|---|---|
| 1er octobre au 31 décembre 1956 : kg : | 4.600 |
| 1er janvier au 1er février 1957 : | 1.450 |

Courtedoux (450).

| | |
|---|---|
| 1er octobre au 31 décembre 1956 : | 3.200 |
| 1er janvier au 1er février 1957 : | 2.100 |

L'hiver semble avoir été favorable à nos chères abeilles. Alors que l'année dernière à pareille époque un froid très rigoureux les tenait claustrées pendant plus d'un mois, cette année des sorties générales étaient constatées les premiers jours de décembre ainsi que la première semaine de février. Le deux de ce mois le thermomètre marquait à l'ombre plus treize degrés, et le quatre, toutes les ruches apportaient du pollen de noisetier. Le noséma qui fit de grands ravages en 1956, semble nous avoir épargné cette année. Un vieil apiculteur de mes amis se dit certain que 1957 nous apportera enfin une bonne récolte. Acceptons-en l'augure.

*Broquet.*

# CHRONIQUE VALAISANNE

**Bilan**

## Leçon de 1956

*Causerie radiophonique du 6 janvier 1957, par l'abbé Crettol*

Une année écoulée laisse toujours des souvenirs, lumineux ou tristes, heureux ou douloureux. De ces souvenirs nous pouvons et nous devons tirer des leçons. Ainsi font les hommes qui veulent que le passé serve l'avenir. L'histoire doit être une maîtresse de vie, a proclamé Cicéron.

*Sur le plan agricole,* l'année 1956 laisse des souvenirs assez mélangés. Elle fut marquée par de désastreuses conditions atmosphériques.

Le début de l'an nous a valu des gels atteignant une rigueur telle que quantité d'arbres éclatèrent et périrent. D'autres au feuillage immarcescible furent, pour la première fois, dépouillés de leur frondaison et mis à nu comme des squelletes grelottant dans la bise glaciale. Un dimanche soir de février où je revenais d'une conférence faite au Sentier dans la vallée de Joux, célèbre pour ses frimas, il n'y avait plus que les voitures à refroidissement à air qui démarraient encore...

Aux gels hivernaux ont succédé les gels printaniers ruinant des champs entiers de céréales et contraignant les laboureurs aux frais de nouveaux ensemencements.

Ce qui fit deux semailles... et pour engranger quelles moissons ?

En effet, l'été s'abattirent les trombes de grêle détruisant, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le peu de récolte qu'on espérait encore.

Ainsi, après avoir ensemencé par deux fois ses champs, le paysan ne retrouvait plus rien à l'heure de la moisson. Aux trombes de grêle s'ajoutèrent des orages dévastateurs saccageant les prés et les pâturages, obligeant les troupeaux à descendre de l'Alpe et à terminer prématurément leur estivage.

Tel est l'austère bilan que le mauvais temps continu, le gel, la grêle et la pluie ont fait à nos agriculteurs : les moissons ont été décimées et le peu qui restait fut condamné souvent à pourrir sur place.

Le vigneron n'a guère été mieux partagé que son frère du plateau et des montagnes. Le vignoble vaudois, en particulier, a été mis dans un état lamentable. Si bien que le souriant vigneron de Riex, le Conseiller aux Etats F. Fauquex, disait, en plein mois d'août, à un reporter-journaliste : « La récolte de cette année ? On n'en parle plus ! On attend l'année prochaine ! »

La vallée du Rhône elle-même, mieux protégée pourtant contre les intempéries par les hautes cimes qui l'encadrent n'a connu qu'une récolte d'ensemble assez moyenne. La production d'abricots, elle, fut quasi nulle... cela vous explique pourquoi Saxon, la sympathique capitale de l'abricot, ne fit, cet été, ni feu, ni étincelles...

Cette année a démontré, une fois de plus, que, en agriculture, tout peut être donné et que tout peut être aussi refusé.

Plus que tout autre le paysan est à la merci de facteurs imprévisibles ou sur lesquels nos techniques les plus perfectionnées, nos systèmes de prévoyance les mieux agencés sont impuissants. Le paysan dépend d'une manière absolue des sautes d'humeur du temps, des caprices des saisons, des rythmes mystérieux de la terre et du ciel.

A la campagne, rien ne s'obtient sans le travail le plus opiniâtre et, pour comble d'infortune, le fruit même de ce travail peut être en un instant compromis ou anéanti par des éléments et des forces dont le contrôle échappe totalement à l'homme.

L'agriculture est et restera la profession du risque, de l'incertitude. Avec elle nous vivons dans ce que le philosophe français Gabriel Marcel appelle « la catégorie des menacés », disons des gens perpétuellement sous menace et donc souvent accablés.

Il vaut la peine de rappeler ici la boutade amusante d'un Anniviard que son curé félicitait pour son champ de blé qui était splendide, huit jours avant la moisson. Alors le paysan taquin comme savent l'être les gens de la grande vallée de la Navizance lui répondit : « Ah !... M. le curé... pas trop de compliments... vous savez bien que tant que c'est dans les mains du Bon Dieu, on n'est sûr de rien... ».

A la campagne, on n'est sûr de rien... il n'y a de possession réelle que ce que l'on tient dans le creux de la main.

A cause de ce risque permanent, l'agriculteur n'aura jamais la sécurité de l'ouvrier d'usine ou celle du fonctionnaire. Il n'aura jamais la sécurité de l'assuré automatique.

On ne commande pas à volonté à la production agricole comme on commande à la production industrielle. Si l'on peut à l'avance fixer le chiffre de la production d'une machine ou d'une usine, on ne saurait jamais faire de même pour la production d'une vache ou d'une étable, d'un arbre ou d'un verger, d'une ruche ou d'un rucher...

Ici il y aura toujours une marge qui pourrait s'appeler la marge des fantaisies de la nature... et cette marge occupe souvent toute la page !

*Sur le plan général,* l'année écoulée a été à l'image de l'année agricole : elle a frisé la catastrophe. En un sombre matin de novembre dernier, nous nous sommes réveillés à deux doigts de l'abîme. Soudain le spectre de la troisième guerre mondiale se précisait à l'horizon. Le Moyen-Orient et l'Europe orientale bouillonnaient de forces en effervescence. Il s'en est suivi le martyre de l'une des plus riantes cités des bords du beau Danube bleu, Budapest et le massacre froidement mené d'un vaillant et fier petit peuple. A nouveau les wagons de déportés ont roulé vers l'Est et les convois de réfugiés ont sillonné les routes qui mènent vers l'Occident.

Cette réapparition soudaine d'une atroce sauvagerie à laquelle on ne voulait plus croire a secoué d'un frisson d'horreur le monde entier. Deux réactions instinctives montées du fond obscur de la nature humaine se sont manifestées au grand jour, en Suisse comme dans les pays qui nous entourent. Ces deux poussées instinctives de la nature humaine, qui sont vraies parce qu'elles sont l'expression de ce qui constitue le fond immuable de l'être humain, apportent en elles deux grandes leçons.

La première réaction, de prime abord, scandalise et choque. Puis à la réflexion, elle est une grande leçon et doit faire réfléchir tous ceux qui détiennent les leviers de commande dans le pays.

La menace de la guerre a déclanché une véritable panique. Sans vergogne, on s'est rué vers les magasins d'alimentation, tant et si bien qu'on pu parler, en certains endroits, d'un véritable pillage de magasins. La peur de la faim a secoué le peuple aux entrailles. Ceci est l'aspect choquant de la première réaction instinctive de la nature humaine face à la menace...

Puis, à la réflexion, on doit se rendre compte que cette ruée vers les magasins d'alimentation est, au fond, un hommage magnifique à la profession qui donne à l'humanité son pain quotidien. L'homme peut se passer de toutes les inventions de la technique moderne — si merveilleuses soient-elles — il ne peut se passer de pain.

On a compris tout à coup avec Ramuz qu'un « premier besoin » impératif est dans l'homme qui est le besoin de manger, il s'occupera des autres ensuite, s'il le peut et il ne le peut pas toujours. Un peu de pain d'abord, et un peu d'eau et si possible un peu de viande, ou bien encore une goutte de lait, de ce lait qui est à la fois eau et pain, pain et viande — toutes choses qui sont dans la terre ».

« Je voudrais pouvoir manger trois fois par jour » ; cette réponse d'un rescapé d'un camp de la faim, interrogé sur ses désirs les plus pressants, est bien la première que inconsciemment nous formulons tous les jours et elle va directement à la rencontre de la prière enseignée par le Seigneur qui nous apprend à demander au ciel notre pain quotidien.

*Seule* la production agricole est primordiale et essentielle parce que *seule* elle entretient l'existence et renouvelle l'énergie humaine.

Ainsi donc la menace de la guerre a amené avec elle la revalorisation immédiate de la profession paysanne à la bourse des valeurs.

La deuxième réaction surgie des profondeurs de l'âme humaine face à la répression barbare exercée sur la jeunesse hongroise fut la vague d'indignation qui, sans aucun mot d'ordre, a pris naissance partout à la fois et a déferlé sur tous les pays du monde libre. On disait que la jeunesse suisse s'ennuyait. Notre

vie comblée, trop bien ordonnée, régulière et sans à coup faisait que la seule ambition du jeune homme suisse était de terminer son apprentissage au plus tôt et de gagner le plus d'argent possible pour s'offrir le plus de confort possible.

*Et soudain tout change !*

Dès la nouvelle connue du martyre du peuple magyar les choses se passent comme si les combats héroïques livrés par la jeunesse hongroise contre les forces brutales qui étouffaient ses dernières libertés avaient été le choc qui réveillait notre propre jeunesse de son engourdissement. Celle-ci s'enflamme en apprenant que des garçons et des filles de 13 et 14 ans réalisent dans les rues de Budapest des actes d'héroïsme qui nous bouleversent, que des garçons et des filles de 13 et 14 ans avec des bouteilles d'essence en mains se jetent sous les tanks de l'oppresseur, les font sauter dans un fracas infernal et meurent en héros. Son enthousiasme pour la cause des opprimés, son ardente participation aux œuvres de secours, son élan en faveur de la liberté font penser que s'il nous advenait ce qui est advenu au vaillant peuple hongrois notre jeunesse serait la première au combat pour venger l'honneur national.

Cette constatation est on ne peut plus réconfortante.

La Hongrie dans son admirable résistance à la terreur est demeurée et demeure encore toute seule, isolée parmi les nations. Pour ne pas déclancher une conflagration mondiale personne n'ose se porter à son secours. Ce serait une illusion de nous imaginer que nous aurions un sort plus favorable si le malheur voulait que nous devrions défendre nos libertés contre qui voudrait les détruire. Nous n'aurions aucun secours extérieur à attendre. Nous devrions nous défendre avec nos propres forces et ne compter que sur nous-mêmes. Le sursaut d'indignation, qui a fait vibrer notre jeunesse face à l'héroïque résistance magyare et qui a balayé les creux arguments de ceux qui, chez nous, travaillent à affaiblir nos moyens de défense, nous donne la conviction que les forces morales de notre pays sont intactes.

C'est donc avec confiance que nous pouvons envisager l'avenir.

Honneur à notre jeunesse qui peut chanter avec vérité et avec fierté ce beau chant de Frédéric Amiel que nous avons tous chanté sur les bancs de notre école primaire :

Oui, nous veillons sur toi Patrie !
Remparts vivants ! Nous te couvrons.
Dieu voit qui veille, entend qui prie !

# QUESTIONS ET RÉPONSES

## A propos de l'emploi des insecticides nuisibles aux abeilles

par *G. Aubert*

Les dégâts provoqués aux ruchers par l'application d'insecticides nocifs aux cultures et au colza en particulier, nous a engagé à chercher un répulsif à ajouter aux insecticides pour prévenir les dégâts.

L'hiver dernier nous en avons discuté avec un arboriculteur de talent, M. Coderay, de Mies, et nous pensons avoir trouvé un répulsif idéal pour traitement sur le colza.

Le nitrobenzol étant un grand répulsif, mais dangereux et surtout coûteux, nous avons fait des essais avec du pétrole à raison d'un $^1/_2$ % ajouté à l'insecticide.